Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 49

Artikel: Jean-Louis aux frontières
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214295

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE BLOC LATIN

Le « bloc latin », voilà, semble-t-il, un bien gros mot. Il a même quelque chose d'offensif, à première vue. Ce n'est qu'une apparence. C'est le mot de la situation. Plus que jamais, il est nécessaire de serrer les rangs, entre Suisses latins. Et c'est le moment psychologique. L'occasion unique qui nous est offerte de constituer ce bloc ne se représentera peut-être pas de longtemps. Ne nous exposons donc pas au regret de l'avoir laissée échapper.

Et pour louables que puissent être certains scrupules susceptibles de nous faire hésiter, n'ayons pas la faiblesse d'y céder. On ne nous en saurait, du reste, aucun gré, il faut bien se le persuader. Il est des cas où il importe de causer haut et ferme pour être écouté et pour réussir. Le cas présent est de ceux-là.

Assez longtemps, sous prétexte que nous étions une minorité, on nous a traités en petits garçons qui n'avaient qu'à se soumettre ; assez longtemps on n'a écouté que pour la forme nos justes revendications. Il a fallu la guerre pour que la Suisse latine, plus clairvoyante, plus indépendante et restée plus Suisse aussi, en l'occurrence, reprenne, par la force des choses, dans le faisceau hélvétique, la place à laquelle elle a droit et qu'elle n'aurait jamais dû laisser usurper. D'avoir, entre Suisses latins, senti de la même façon, partagé les mêmes craintes, les mêmes appréhensions, les mêmes indignations, les mêmes enthousiasmes, durant ces quatre années, d'avoir marché la main dans la main, quels résultats encourageants n'avons-nous pas obtenus. Inutile de les rappeler. Chaque jour, du reste, nous donne un peu plus raison, confirme notre bon droit. Nous pouvons nous en féliciter et en féliciter le pays tout entier. Et peut-être a-t-on pu dire, non sans quelque raison, que dans le grand conflit auquel nous venons d'assister et dont nous avons été miraculeusement préservés, bien qu'au centre même de la fournaise, la Suisse latine a sauvé la Suisse.

N'en tirons pas vanité. Nous n'avons fait que notre élémentaire devoir.

Maintenant, la guerre est finie. Dans le mystère des chancelleries la paix s'élabore. D'autres ont plus à espérer ou à craindre que nous des traités qui sortiront des délibérations du congrès de la paix. Tout ce que nous demandons, d'ailleurs, c'est qu'on nous laisse demeurer ce que nous sommes, mais qu'on nous donne toutefois de nouvelles et nécessaires garanties de sécurité matérielle, économique et morale, qui nous permettent de poursuivre, mieux encore que dans le passé et en pleine liberté, l'évolution graduelle et normale de nos institutions démocratiques et la réalisation, aussi rapide que possible, des progrès sociaux qui est leur naturelle conséquence.

Une de nos premières tâches sera de dissiper tout à fait les malentendus, les dissentiments que la guerre a causés dans notre pays. Il y a entre les deux Suisses un fossé ; le nier serait puéril et dangereux ; il est plus sage de le combler. Pour cela, il faut pouvoir discuter d'égal à égal. Or la constitution du « bloc latin » peut seule assurer cette égalité, sans laquelle il ne saurait plus, désormais, y avoir entente entre nous.

Dans le domaine des sociétés, aussi bien que dans le domaine politique, nos justes droits et intérêts étaient méconnus. C'est pourquoi nombre de celles-là ont dû, pour sauvegarder efficacement ces droits et ces intérêts, se grouper en fédérations ou associations romandes. Il faut tendre de plus en plus à ces groupements dans les sociétés où ils n'existent pas encore.

En politique, de même, nous devons nous unir plus étroitement entre Latins, réprimer certaines rivalités mesquines de clocher, afin d'éviter toute fissure dans le bloc.

Alors, ce bloc réalisé, nous reprendrons sur un pied de juste égalité la conversation avec nos chers Confédérés, desquels nous n'avons jamais songé à nous séparer et avec lesquels nous ne demandons certes pas mieux que de vivre en bonne harmonie et de travailler de concert au bien et à la prospérité de notre Suisse, toujours aimée.

Mais pour que la paix et la bonne entente règnent dans un ménage, il faut égalité des droits et mêmes possibilités de défendre et de réaliser ceux-ci.

A cette condition, il y aura encore de beaux jours pour la Suisse !

J. M.

Au théâtre. — Une société d'amateurs étudiait depuis longtemps une comédie du temps de Louis XIV ; on avait confié le rôle de larbin à un beau garçon, mais un peu bébête ; il avait la phrase suivante à prononcer : « Madame la comtesse, le feu d'artifice v'a être tiré », au lieu de cela, et très emprunté, il crie : Ma... Ma... dame la comtisse, le feu d'artifesse v'a être tiré... Eclats de rire de toute l'assistance. — C. P.

Jean-Louis aux frontières. — Une bonne aubaine pour les amateurs de franche gaîté vaudoise ! MM. Mandrin, Desoche, Chamot et leurs joyeux camarades de La Muse vont interpréter le dernier grand succès « *Jean-Louis aux frontières* » pièce villageoise en 4 tableaux de M. Marius Chamot, musique de M. Gustave Waldner, dont les seconde et troisième représentations auront lieu au Grand Théâtre demain samedi et mardi, à 8 heures.

C'est une pièce à voir et où l'on rit trois heures durant.

GNAGNOTON ET LÈ RENAILLE

L'avai bin travaillî Gnagnoton, quasu tot l'âoton, et l'avâi gagnî doze pîce. N'étâi pas tant doze pîce, fâ soixanta francs, mâ po Gnagnoton, cein l'étâi gros por cein que gagnîve pas tant ein on iâdzo. N'avâi rein zu de pllie pressâ à fére que de fére ribotte on par de dzor, iô l'a bo et bin netteyî quatro pîce.

Tot parâi onna né, que l'étâi mafî de bâire dai quartette l'a voliu botsî et décide d'allâ dremî dein onna croûïe carrâïe que lè dzein lâi dèmorâvant pe rein du grand teimps. Po bin vo z'espliquâ l'ètâi on carcagnou que vegnâi avau. S'eimmode dan. Dèvessâi passâ vè onna mollie qu'on lâi desâi la Mollie-âi-Renaille, que l'étâi tant marais qu'on lâi oyâi tsantâ lè bot tota la né.

Quand lè que Gnagnoton fut vè cllia Mollie, lâi vint idée de comptâ diéro de pîce lâi restâve. S'arrîte dan on momeint, sè tint asse drâ qu'on commi d'exerciço, bete sè man dein sa catsetta de gilet, trâove lè pîce, lè preind avoué lè doû dâ et sè met à lè comptâ su son autra man.

— Iena ! duve ! trâi ! quatro ! cinq ! sî ! sat ! houi ! Oï, m'ein reste houi.

Justo à sti momeint, onna renaille, que l'étâi prau su gatollia pè on renaillon, sè met à tsantâ, avoué onna voix hiauta, onna voix de renaille :

— Nâo ! nâo !

Gnagnoton sè revîre, et fâ dinse :

— Quemet nâo ! Mé ie dio qu'ein a houi.

— Nâo ! nâo ! desâi la renaille.

Gnagnoton repreind lè pîce, lè ludze avoué lè dâ, lo pâodzo su lo lètse-potse et lo grand dâ, et recoumeince à comptâ :

— Ion ! dou ! trâi ! quatro ! cinq ! sî ! sat ! houi !

— Nâo ! nâo ! fâ la renaille.

— Cô è-te que dît nâo ? fâ Gnagnoton.

Et lo vaitcé que revire la tîta oncora on iâdzo, que repreind lè pîce et que compte :

— Ion ! dou ! trâi ! quatro ! cinq ! six ! sat ! houi !

— Nâo ! nâo ! fâ la renaille.

— Eh ! t'einlèvâ avoué ton nâo ! que repond Gnagnoton tot ein colére, tè dan ! compta tèmîmo, serpeint dâo diabllio, po vére s'ein a pas houit.

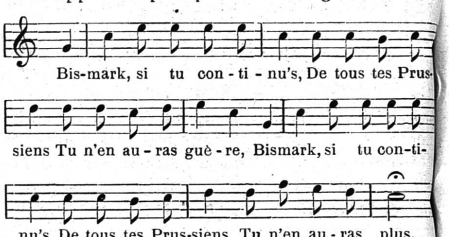
Et quemet on einradzî, ie l'accoût lè pîce dein la gollie.

Marc a Louis.

SOUVENIRS DE 1870

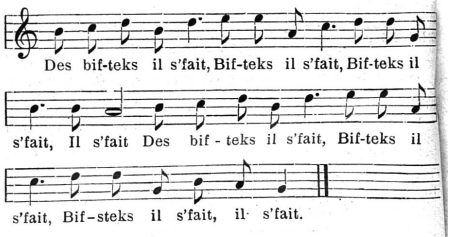
La journée impressionnante, à tant de titres, du 11 novembre 1918, met un peu le point final à la période tourmentée que nous a valu la formidable guerre déchaînée par la Prusse qui, en 1870, au contraire, recevait l'ultimatum de la France de Napoléon III. De nombreuses familles françaises étaient, déjà alors, venues nous demander l'hospitalité et quand les malheureux soldats de Bourbaki furent évacués, nous autres, gamins de sept ans, nous courions après les déménageuses de Perrin, avec des plaques de chocolat, des cigares, d'autres riens, des piécettes, pour donner à ces braves gens la preuve de notre sympathie, avant qu'ils partent de l'autre côté du lac, à Evian, à Thonon.

Et puis, ce fut la Commune. Des « communards » vinrent s'installer aussi chez nous. Ils n'aimaient certes pas l'Allemagne et ils *avaient* la foi. Nous nous souvenons d'un couplet qu'ils nous apprirent presque sur leurs genoux.



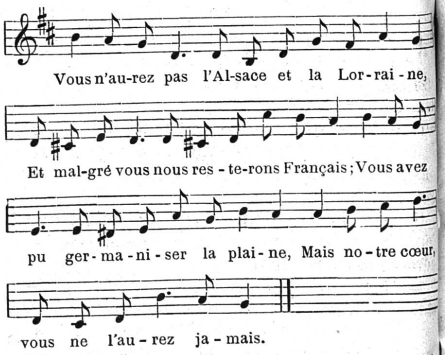
Un souvenir du siège de Paris semblait aussi les poursuivre.

Le voici, dans sa voix mélancolique et optimiste tout à la fois.



De quels bifteks s'agissait-il ? *On ne le disait* pas, mais il s'en faisait. La bonne humeur des Parisiens, qui ne s'est jamais démentie, même aux jours des grosses Bertha, suppléait aux lacunes du ravitaillement et les cuisiniers accomplissaient des prodiges.

Enfin, n'est-ce pas le cas aujourd'hui de rappeler la chanson que nous entendions alors et qui est restée dans le calepin de maint amateur.



Il semble que l'entrée récente des Français à Colmar, à Metz, à Mulhouse, ait prouvé qu'en effet, le cœur de l'Alsace et de la Lorraine était, en dépit de tout ce qu'on nous disait, resté français.

J. Nel.